

LIVRES

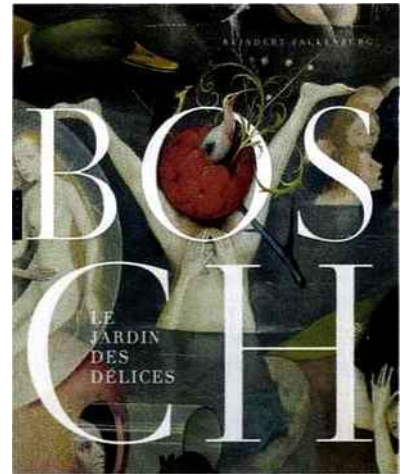
LES LAQUES de Coromandel

Le nom des Brugier est associé aux laques orientales depuis 1920, année de création des Ateliers par André, un décorateur séduit par l'Extrême-Orient alors en vogue, décidant de se lancer dans les professions de laqueur, restaurateur et antiquaire. Sa fille Nicole a repris le flambeau. S'appuyant aujourd'hui en experte sur des décennies de savoir-faire et de documentation, elle partage ses connaissances dans cet ouvrage didactique. Destiné aux amateurs comme aux collectionneurs, qui y trouveront quelques informations de restauration et d'entretien, il concentre son propos sur les paravents chinois des XVII^e et XVIII^e siècles, alors que les laques de Coromandel sont à leur apogée. À l'image des pages d'un livre, leurs feuilles racontent l'histoire d'une civilisation, dans son quotidien comme à travers ses symboles. Après un bref rappel historique et technique à la fois sur le matériau et l'objet, le livre se focalise ainsi sur les principaux décors. Le jardin y occupe une place essentielle, intégrant des scènes de palais, des activités de lettré ou des réunions d'immortels. Animaux et plantes sont eux aussi fréquents. Allégoriques, ils sont également très décoratifs, à l'image des paysages, qui représentent parfois des sites renommés. Rarement figurés, les Européens faisant commerce de produits de luxe voient dans ces paravents des objets à importer, que les marchands-merciers et les ébénistes réemploient à l'envi pour leurs chinoiseries. Ce voyage à travers le temps et l'espace est illustré par près de deux cents photographies. Cerise sur le gâteau, les œuvres reproduites sont des pièces habituellement visibles dans le secret des collections privées. S. R.

Les Laques de Coromandel, par Nicole Brugier. Un ouvrage relié pleine toile sous jaquette 24 x 32 cm, 224 pp., Bibliothèque des arts, 2015. Prix : 69 €.

BOSCH Le jardin des délices

À la veille du 500^e anniversaire de la mort de Jérôme Bosch, Reindert L. Falkenburg relève le défi de son œuvre la plus célèbre, *Le Jardin des délices*, peint en 1500. En l'absence d'éléments sur sa conception et son but, tant du côté des commanditaires que de celui d'un peintre dont le parcours artistique reste dans l'ombre, l'interprétation de l'œuvre énigmatique a donné lieu à nombre de versions controversées. Pour trouver des réponses, l'historien cherche ici à remettre le

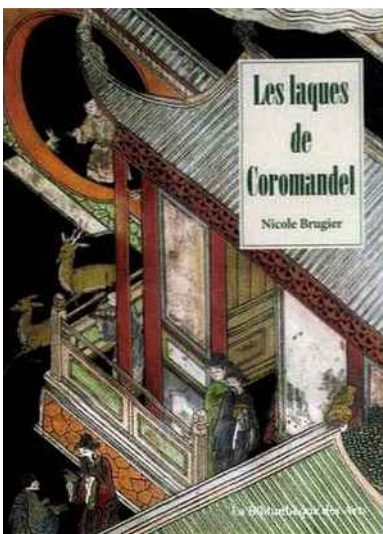


triptyque dans son contexte culturel, religieux et sociopolitique, l'œuvre se faisant l'écho des modes de pensée d'une cour bourguignonne élitiste et érudite, à laquelle le peintre prête son imagination et son talent. Ainsi l'œuvre ne devrait-elle pas s'envisager sous le strict aspect de la symbolique ésotérique, bien que les traditions iconographiques de la fin du Moyen Âge soient à prendre en compte, mais comme sujet de discussion et de réflexion pour le spectateur. Comprendre dans quel but ce triptyque a été conçu se heurte naturellement à l'onirisme de l'imagerie, par définition fluctuant et impossible à catégoriser, et que l'on ne retrouve dans aucun autre tableau du maître, malgré des similitudes. L'ouvrage dissèque pourtant les motifs par thématiques, cheminant de la création jusqu'à la fin des temps, celle-ci remplaçant l'habituelle représentation du salut de l'humanité. Au cœur de ce parcours, le panneau central des délices n'est plus perçu comme une vision du paradis, mais comme une étape avant l'enfer. Ce monde ambivalent et engourdi, lieu de tous les artifices, est un royaume du sens dessus dessous déjà perverti par les forces souterraines. S. R.

Bosch, le jardin des délices, par Reindert Leonard Falkenburg. Un ouvrage relié sous jaquette et coffret 26 x 31 cm, 280 pp., éditions Hazan, 2015. Prix : 74 €.

L'ART DE LA GUERRE L'École militaire à Paris

Aucun livre n'était paru sur l'École militaire depuis les années 1950. Un oubli réparé par cette somme magnifiquement illustrée, qui permet de découvrir à tête reposée l'un des secrets les mieux gardés de Paris. En effet, la grande muette n'ouvre les portes de ce chef-d'œuvre d'Ange-Jacques Gabriel qu'à l'occasion des Journées du patrimoine, moyennant un temps d'attente rédhitoire et une densité humaine impropre à une sereine contemplation. Il a fallu près de quatre décennies, entre 1751 et 1787, pour édifier ce vaste programme qui





renferme quelques-uns des plus beaux escaliers d'honneur et décors intérieurs de la capitale. Ce livre intéressera autant les amateurs d'arts décoratifs que ceux de militaria et même d'horlogerie, puisqu'un article de Denis Corpechot détaille l'horloge de Lepaute, sommet de précision mécanique dont un rouage met un an à effectuer un tour complet. L'ample chapitre dédié à ce « temple de l'art de la guerre » détaille aussi bien l'historique de l'institution que la richesse de sa bibliothèque, ou encore les fastes du premier Empire, avec ses armes de prestige – notamment celles du maréchal Bessières – et ces habits d'apparat, qui portent l'art de la broderie vers des sommets. Côté bâtiment et décor, outre ses « justes proportions », ce lieu est un hymne à la sculpture, aussi bien sur pierre que sur bois. Les plus célèbres ciseaux de l'époque ont excellé autant dans l'escalier d'honneur et la chapelle que dans les appartements et le salon des Maréchaux. Ce dernier est considéré comme l'une des créations les plus exemplaires de l'architecture intérieure française des années 1770. À elle seule, la cheminée, avec ses mufles léonins en bronze doré de Philippe Caffieri, suffit à s'en persuader. La qualité des textes est éclairée par les photographies de Francis Hammond, qui permettent d'admirer autant les perspectives monumentales que les détails d'un ensemble classicisant, à peine perturbé par quelques infimes réminiscences rocaille.

S. A.

L'Art de la guerre : l'École militaire à Paris, par le général Pierre Garrigou Grandchamp, photographies de Francis Hammond. Un ouvrage relié sous jaquette, 264 pp., env. 250 illustr., éditions Flammarion, 2015. Prix : 75 €.

de cette monographie est de traiter l'ensemble de sa carrière, de ses œuvres d'illustration aux tableaux de plein air. Son père, instituteur, ouvre en 1818 un atelier de lithographie ; très doué pour le dessin, il entame chez lui une carrière de graphiste. Toute la famille s'étant installée à Berlin, il reçoit ses premières commandes : des illustrations pour *La Vie de Luther*, le poème de Goethe, « La Vie terrestre de l'artiste ». Son style est précis, méticuleux, minutieux même. Adolph Menzel a d'autres ambitions artistiques ; comme ses confrères, il souhaite être reconnu en tant que peintre d'histoire. Il prend un chemin détourné, par le biais d'illustrations sur la vie de Frédéric le Grand, qu'il va transposer ensuite en esquisses à l'huile sur toile au milieu des années 1840. Il se révèle très bon peintre d'histoire, cherchant à rendre la vérité, et cela dans les moindres détails. Plusieurs séjours en France lui permettent d'approfondir ses talents de peintre de plein air ; en effet, on peut rapprocher certains tableaux avec des œuvres de Manet ou de Renoir. Duranty, son défenseur en France, évoque sa « névrose du vrai ». La précision de ses dessins ne saurait cependant faire oublier la liberté de sa touche, sa vision très moderne de la vie de ses contemporains, de la ville et même de l'industrie. Werner Busch, historien de l'art, ouvre de nouvelles pistes de lecture pour son œuvre. À découvrir.

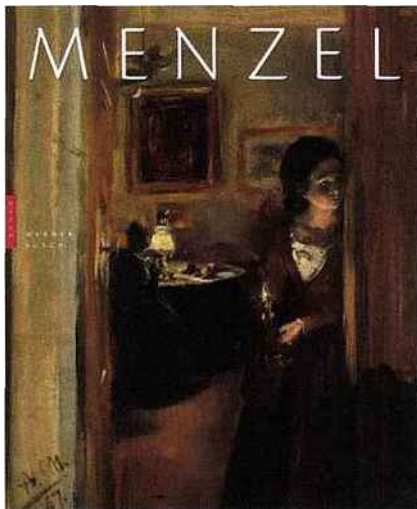
A. F.

Adolph Menzel, par Werner Busch. Un ouvrage relié sous jaquette, 26 x 31 cm, 320 pp., 100 illustr., éditions Hazan, 2015. Prix : 75 €.

ADOLPH MENZEL

La monographie

Méconnu en France, malgré une exposition au musée d'Orsay en 1996, Adolph Menzel (1815-1905) est l'un des peintres les plus célèbres d'Allemagne. Notons aussi qu'il fut admiré et copié par Degas. Son parcours est étonnant. Le mérite



HARBURGER

Catalogue raisonné de l'œuvre peint, 1929-1998

Né à Oran en 1905, Francis Harburger arrive à Paris en 1921. Élève de l'École des arts décoratifs puis de Lucien Simon aux Beaux-Arts, il est, en 1928, le premier pensionnaire de la Casa Velázquez à Madrid. En 1940, pour ne pas subir les lois antisémites de Vichy, il fuit Paris pour Alger. L'intégralité du contenu de son atelier est alors pillée par les nazis et disparaît sous l'Occupation. Après la guerre, le peintre s'installe à Enghien-les-Bains et s'engage dans de nouvelles voies, affirmant de profondes convictions sur la dignité humaine, dont témoignera son *Manifeste réaliste humaniste*. Il se lance ensuite dans des recherches néocubistes sur la représentation des objets du quotidien, aboutissant au principe des « hiéroglyphes », qualificatif employé par le philosophe Étienne Souriau. Harburger, artiste prolifique, a exercé son art jusqu'à la fin de sa vie, en 1998. Pour nous présenter ce volume – fruit d'au moins cinq années de patientes recherches qui relèvent davantage de l'enquête –, Sylvie Harburger, sa fille, nous a convié dans l'atelier paternel – au cœur d'une impasse, rue de la Tombe-Issoire – en







compagnie des coauteurs, Caroline Larroche et Didier Schulmann. Elle ressort les classeurs et carnets de notes où étaient consignés par ses parents les œuvres produites, les années, les destinataires... On mesure toute la difficulté qu'elle a dû rencontrer pour pister certaines toiles disparues, se rendant souvent à l'étranger pour suivre le plus petit indice. Ne ménageant pas sa peine, elle est parvenue à un résultat plus que probant, nous permettant de feuilleter avec intérêt ce catalogue raisonné qui retrace soixante-dix ans de carrière du peintre. Un ouvrage sérieux, documenté, et qui fera date.

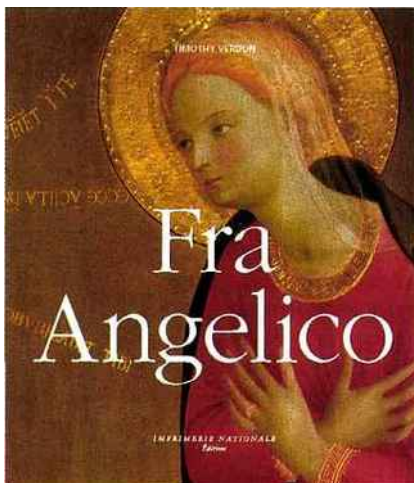
M.-C. A.

Francis Harburger. Catalogue raisonné de l'œuvre peint, 1929-1998, par Sylvie Harburger. Un ouvrage relié 24 x 28 cm, 400 pp., environ 1 200 illustr., éditions Gourcuff Gradenigo, 2015. Prix : 120 €.

FRA ANGELICO

Au paradis des peintres

Au lieu d'étudier parallèlement la dimension picturale et sacrée de l'œuvre de Fra Angelico (vers 1400-1455), Timothy Verdon, directeur du musée de l'Œuvre de la cathédrale de Florence, approfondit l'art du plus grand peintre du XIV^e siècle, en l'étayant de références théologique, tout en le replaçant dans le contexte culturel de son temps. Grand novateur du Quattrocento florentin, il est l'un des premiers artistes à saisir l'apport de Brunelleschi et de Masaccio dans l'expression des volumes et dans la traduction de la perspective. Merveilleux narrateur, il se révèle également un coloriste diaphane et lumineux qui a moins tendu à décorer au sens ordinaire de ce terme des édifices religieux que peindre des images propres à l'enseignement des Écritures, à inciter à la prière ou à la méditation. Entré chez les dominicains de Fiesole, il travaille en Toscane pour divers couvents et églises, puis se rend à la cour des Papes, à Rome, où il réalise des fresques comme la chapelle Nicoline au Vatican.



Le Couronnement de la Vierge, que l'on peut voir au Louvre, peint vers 1434-1435, synthétise bien son talent exceptionnel. C'est une sublime vision céleste où tout semble enveloppé d'une atmosphère lumineuse pareille à celle qui doit inonder le royaume des bienheureux. Les colors clairs et chantants, le fond d'or incisé de très fins rayons miroitants, symbole spirituel du divin, renforcent la valeur mystique que Fra Angelico confère à la lumière. Figurant le ciel, il représente le concert des anges dans une harmonie presque immatérielle. Élevant aux délicatesses de la vraie piété, sa peinture enseigne la grâce sous l'imperturbable clarté d'un beau jour. Éblouissant.

C. H.

Fra Angelico, par Timothy Verdon. Un ouvrage relié présenté sous coffret illustré, 29,5 x 35,2 cm, 384 pp., éditions Imprimerie nationale, 2015. Prix : 140 €.

MARTINE MARTINE

L'énergie créatrice artistique

On ne présente plus Daniel Marchesseau, spécialiste du XX^e siècle, conservateur général honoraire du patrimoine et auteur de nombreux ouvrages de référence, parmi lesquels figure un catalogue raisonné de Marie Laurencin. L'historien d'art se penche ici sur Martine Martine, partageant avec son ainée une forte identité de femme artiste. Talentueuse et dynamique, elle grave, peint, sculpte, crée des bijoux et façonne des céramiques, conservées aujourd'hui à la manufacture de Sèvres. Fille de Denise et Pierre Lévy, grand industriel de la bonneterie, dont la collection exceptionnelle donna naissance en 1982 au musée d'Art moderne de Troyes, elle a effectivement attendu d'avoir 60 ans pour signaler qu'elle y était née en 1932 et qu'elle a épousé Léon Cligman. Ce musée a présenté en 2013 une rétrospective de son œuvre, quarante-deux ans après une première exposition à la galerie Katia Granoff. La vie, le mouvement et une force expressive l'emportent sur la qualité narrative des thèmes que Martine Martine réalise le plus souvent en séries. Celles-ci jaillissent avec enthousiasme d'expériences spontanées et immédiates, l'artiste travaillant « avec les tripes, jamais avec la tête ». En référence au bronze de Balzac sculpté par Rodin et vu dans la demeure familiale, elle le décline en de nombreuses variations aussi bien sur la toile qu'en sculpture. *Autoportraits, Mains, Concerts, Chevaux et Sumos* deviennent autant de prétextes à une exploration minutieuse, instinctive et obsessionnelle. Si le hasard et l'instant président chez Martine Martine, ce monumental ouvrage pérenniera désormais l'œuvre d'une artiste au renom international.

C. H.

Martine Martine, catalogue raisonné de l'œuvre, sous la direction de Daniel Marchesseau, collaboration de Guillaume Daban. Un ouvrage sous coffret, 31 x 24,5 cm, 488 pp., éditions du Regard, 2015. Prix : 140 €.

